

## Reflections in Blue.

*Poète, vos papiers !*

*Poète, documenti !*

Léo Ferré.

La journée s'annonçait normale. L'agenda était chargé mais pas trop. Une réunion, le matin, avec l'équipe de Bruxelles comme chaque premier lundi du mois. J'y commentais les résultats, examinai les prix moyens des différents articles vendus et, en consensus, nous fixions les objectifs pour les quelques vingt jours ouvrables à venir en fonction des offres en cours que chacun avait dans son « pipe-line ». La réunion se tenait dans mon bureau à 9 heures tapantes, je tenais à la ponctualité. C'est « la politesse des rois », messieurs !

Ensuite, un rendez-vous important, mais pas périlleux, afin de négocier la prolongation d'un contrat pour les trois ans à venir, de la maintenance du parc d'extincteurs et R.I.A<sup>1</sup>, d'une grosse chaîne de supermarchés. Une formalité, vu que le client faisait confiance à notre société depuis plus de vingt ans ; une chasse gardée que même la concurrence ne nous contestait plus. Déjeuner prévu ensuite dans un tout bon restaurant où le patron ne nous laissait partir que vers les 16 heures, après nous avoir fait le privilège de s'asseoir à notre table en nous apportant l'addition qu'il accompagnait toujours d'un cognac hors d'âge, « Je ne vous dis que ça ! ».

Les agapes terminées je ramènerais le client et néanmoins ami : nous nous tutoyons. Un saut au bureau pour voir si : « Rien d'urgent ? », lire mes mails, répondre à quelques demandes de prix, avant de rejoindre ma femme au centre ville pour un spectacle musical.

Bref, une journée qui s'annonçait tranquille et qui se terminerait par un concert de jazz vers les 20 heures. Petit souper léger ensuite, en tête à tête avec Brigitte avant de reprendre le chemin du retour à la maison. Une ballade de trente kilomètres relaxante sur l'autoroute déserte dans le calme de la nuit, propice aux confidences avant l'oreiller.

Je démarre comme d'habitude à 7 heures 15. Dix minutes plus tard, je monte sur l'autoroute à hauteur de Wauthier-Braine, le lion de Waterloo a perdu sa queue dans la brume. La journée est annoncée comme printanière en cette fin de février et la radio salue la nouvelle par de la musique guillerette.

---

<sup>1</sup> Robinet d'incendie armé

Deux kilomètres plus loin, les feux de détresse de centaines de bagnoles font une fiesta stroboscopique. Tout est bloqué. Peu après, le trafic-info annonce vingt kilomètres de bouchon. Je reste cool, à quoi bon s'énervier, et je switche sur une station de musique classique qui a la bonne idée d'envoyer Mozart sur les ondes. 8 heures 20, on fait du surplace et les mines se renfrognent derrière les pare-brise. Beaucoup parlent tous seuls à leur mains-libres en s'agitant comme si leurs correspondants étaient en face d'eux. C'est drôle et je me dis que je devrais faire la même chose - je veux dire téléphoner pour prévenir de mon retard, pas gesticuler comme un dément qui soliloque.

J'appuie sur le pictogramme téléphone du tableau de bord. Un message m'invite à connecter mon portable. Je fouille mes poches, je retourne ma serviette. Rien, je suis isolé du monde. Je ne peux ni toucher, ni être touché. L'angoisse m'étreint. Mon sur-moi m'écrase. Je suis en faute, coupable, désespéré. La vacuité de ma vie m'explose à la figure. Je n'existe plus sans mon téléphone et ceux qui me chercheront me croiront disparu. Jamais, ils ne pourront imaginer, penser, que ma boîte vocale qui les invite à laisser leur message, leur parle d'un endroit où je ne suis point. « Il lui est arrivé un malheur, pas son genre de ne pas appeler en cas de problème. » Pourquoi ne pas simplement envisager que je l'ai oublié, ce putain de GSM. C'est ma faute. A force de faire mon devoir sans faillir, on ne peut me soupçonner d'une faute aussi grossière : oublier mon téléphone...

9 heures. Ils doivent m'attendre.

- Tiens, le chef n'est pas là, ironise Louis.

Il savoure. Moi qui lui reproche souvent ses retards et ses approximations, il se marre le Louis. Il va sans doute prendre l'initiative, après avoir consulté ses collègues, de m'appeler.

- C'est sa boîte. Il ne répond pas. Qu'est-ce qu'on fait ? Les autres : on attend.

Pas le moindre progrès. La radio explique le chaos : un camion s'est retourné dans le virage de Forest. On conseille de ne pas emprunter la E19 ou si c'est fait, d'en sortir. N'importe quoi ! A croire que les journalistes sont payés à la phrase creuse. Où veulent-ils qu'on sorte, bordel ?

11 heures. J'arrive à Drogenbos à hauteur de la station Total. Tout le monde est dévié par la sortie Uccle et il est 11 heures 30 quand je m'y engage. Une demi-heure pour parcourir trois cents mètres.

Marre. A midi je suis au « Carrefour » et je téléphone de l' « Auto 5 » au bureau.

- Marie-Estelle, veuillez annuler mon rendez-vous avec Monsieur P. en le priant de bien vouloir m'excuser. Je reprendrai contact dès demain.

- Mais qu'est-ce qui vous arrive ?

- Oublié mon téléphone, rien de grave, bloqué par un gros accident. A demain.

Je vais me taper un hamburger au « Quick ». Oui, c'est ça que je vais faire.

C'est plein de gamins qui rigolent et je prends conseil auprès d'eux pour mon menu. C'est pas l'étoilé prévu mais je ne sais pas pourquoi - la fraîcheur des jeunes gens peut-être, plus que les frites surgelées -, je trouve le repas succulent et je discute avec les étudiants qui m'ont invité à leur table. Je me sens détendu et je décide de rentrer par les routes nationales, provinciales et vicinales, à travers les deux Brabant : du tourisme attentif au paysages; vallons et prairies vides de bovins en attente du printemps. Je prends mon après-midi.

A la maison, je trouve le portable sur mon bureau. La messagerie m'annonce que j'ai 22 messages. Je ferme sans les écouter. On verra demain...

Reste le concert pour garder quelque chose du programme du jour. Une seule appréhension retourner à Bruxelles, vivre dangereusement... Mais je ne veux pas rater ça, j'ai promis à Michel que je viendrais, enfin, le voir « on stage ». J'appelle Brigitte pour lui confirmer notre rencard, qu'elle ne l'oublie pas et puis je m'autorise une sieste. Le pied.

\*

\*

- Mesdames, Messieurs, je vous demande de ne pas quitter la salle. Ce n'est pas fini, un ami, un grand poète va vous dire quelques mots.

Un homme monte sur scène que Michel Mainil tient devant lui par les épaules.

Le gars sort un bout de papier de sa poche intérieure.

Quelqu'un crie dans la salle : « Poète, vos papiers ! », ce qui déclenche une bordée de rires.

- Je vous en prie..., cela ne sera pas long. Je suis un ami de longue date du groupe et avec sa permission je vais vous lire un texte en son hommage, inspiré de sa musique. Je vous en prie...

Son air suppliant est attendrissant et le silence se fait. Le bonhomme s'éclaircit la gorge tandis qu'il se balance d'un pied sur l'autre. On court vite de la coulisse, pour lui ajuster le micro à bonne hauteur.

- Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude. Allez, je me jette à l'eau.

« Tout commence par la basse et quelques accords légers de piano. Le sax balbutie quelques notes. Il sort de son sommeil après la tétée. Maman l'extrait de son berceau. Il est content le sax. Il sourit la sax, s'envole dans des volutes discrètes et chante une joie innocente, stupide, inconsciente.

La batterie ne joue que sur les cymbales, pas de grosse caisse. Le piano fait la leçon au petit. Répète après moi : ba, be, bi, bo, bu. Les autres instruments s'arrêtent et attendent que

l'enfant fasse écho et puis applaudissent joyeusement. Le tempo s'accélère. Voilà que le bébé se lève et fait quelques pas. Le batteur le suit pour le cueillir en cas de chute.

Le bassiste joue dans les mediums pour signifier que tout est sûr.

Le piano plaque quelques accords et feint le pas rapide et pataud du nourrisson.

Le sax prend de l'assurance, il s'assied pour reprendre son souffle. Il se relève et le voici parti à grandes enjambées. Ses notes deviennent longues : des phrases. Le bébé parle.

A présent il est adolescent. Il sait tout, il se trémousse et le bassiste le rabroue, le remet à sa place en quelques notes graves et appuyées. La batterie en rajoute et appuie par la grosse caisse.

Le piano calme son monde et prend un rythme de bossa : bande de vieux clous, laisser le déconner, il se fera assez chier quand il sera adulte. Break.

Tout le monde reprend sur la bossa et le sax en fait des tonnes. Il va leur montrer aux vieux cons que ses expirations sont longues, beaucoup plus longues que leurs inspirations. Du bruit, du cul, de la fiesta, y a que ça de vrai !

Il couvre, on n'entend plus que lui. Son désir est infini, il bande à la lune. Les croulants sont emportés malgré eux et suivent. Allez, tous au bistrot ! Que la bière coule à flots et que les braguettes pètent.

Mais le sax ne tient pas l'alcool, pas l'habitude : il commence à bégayer et laisse filer le tempo. Il est devenu sourd.

Heureusement, il s'écroule. Les autres ne le ramassent pas. On le laisse cuver. En entendant, entre soi, on se tape un petit café, bien sucré : du suave. Caresses de piano. Le pinceau chatouille les cymbales. Le bassiste parle bas de sa jeunesse et de la petite fugue qu'il avait faite avec la voisine. C'était pas que de la musique...

Le sax refait surface. Ils lui mettent la gueule dans un seau d'eau. Ça va gamin ? Le piano lui fait un sourire attendri - un petit blues gentil- et lâche quelques onomatopées : doubidoo, doubidoo, ...

Le nouveau tempo lent d'après cuite, fait reprendre des couleurs au sax mais, maintenant, il laisse aussi parler les autres. Fini les prouesses athlétiques de m'as-tu-vu. Plus de : regardez mes muscles, comme je joue bien, comme je suis beau. Il a appris à tenir la longueur.

Le sax a vieilli. Il évite les notes superflues, le travail inutile. Son solo ne démarre plus d'autorité mais sur suggestion des autres instruments. Son silence balbutiant du début l'a conduit à la parole, puis à l'écriture et enfin, à la création. Il n'était qu'immobilité crierde, il est devenu mouvement d'ensemble. »

Long silence.

- Merci au Michel Mainil Quartet ! Live at the Music Village. Tout le monde se marre sur l'affiche. Et dans la salle ?

Le public, pendu jusque là aux lèvres de l'orateur, répond à l'organisateur :

- Ouais, ouais!

Beaucoup sifflent, deux doigts dans la bouche. Les autres applaudissent.

Michel fait un bisou plein d'affection à son pote et les trois autres musicos aussi embrassent le poète..

- Mesdames, Messieurs, allons boire un coup !

Merde au téléphone.

Chastre, avril 2011.

## Sommaire.

Oswaldo .....	5
1960. In memoriam Giuseppe Sartori....	17
Délit de fuite .....	27
Graziella et Gesualdo .....	40
Homo Faber .....	51
Le Prince Baudouin .....	70
Des Nouvelles de Christian .....	82
Maton matou .....	84
Tout me gonfle .....	92
Non, je ne suis pas parano .....	100
Reflexions in blue.....	103